

LE JOUR OÙ MON PÈRE S'EST TU

Du même auteur

OUVRAGES

Volontaires pour l'usine. Vies d'établis (1967-1977)
Seuil, 1994

Enquête aux prud'hommes
Stock, 2000

RÉALISATION DE FILMS DOCUMENTAIRES

Court-circuit à Sciences Po (France 5)
Élections présidentielles, 1965-1995 : les surprises de l'histoire
(France 2)
Histoires de gauche (Arte)
L'Observateur à 40 ans (France 3)
L'Investiture (La Chaîne parlementaire)
Simone de Beauvoir : on ne naît pas femme... (France 5)
68, mes parents et moi (Planète)

VIRGINIE LINHART

LE JOUR OÙ MON PÈRE S'EST TU

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978- 2-02-091367-6

© Éditions du Seuil, mars 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Bulle, à Blanche, à Élie

Le silence

J'avais quinze ans lorsque c'est arrivé. J'étais une adolescente qui s'essayait à la rébellion. Je ne travaillais pas au lycée, je faisais tout le temps la gueule, j'étais amoureuse de garçons qui ne me regardaient pas. Et puis, soudain, mon père a disparu de ma vie. C'était au printemps 1981, le printemps de mes quinze ans, de ses trente-six ans – nous sommes tous deux nés au mois d'avril –, à une poignée de jours de l'élection de François Mitterrand. La gauche enfin au pouvoir, après une si longue attente, ça allait être gai vraiment ; mais non, ça ne l'a pas été, du tout.

Un des dimanches de ce printemps-là, nous sommes tous au restaurant. C'est une tradition dans ma famille paternelle. Il y a mon grand-père, ma grand-mère, ma tante, mon frère Pierre, ma petite sœur Clara et sa mère Ana Maria, notre belle-mère. Une personne manque : mon père. C'est un repas un peu bizarre, l'atmosphère est lourde. Au milieu du déjeuner, mon grand-père se lève brusquement, va aux toilettes. Il n'en ressort pas : infarctus. Panique, cris, porte enfoncée, pleurs, police secours, hôpital. C'est la fin des déjeuners dominicaux pour un long moment. Mon grand-père s'en tire et part en maison de repos. Mon père est toujours absent. Ce qui est étrange c'est que je n'ai le souvenir d'aucune explication sur cette

absence. Pourtant on m'a forcément dit quelque chose, forcément. Un père ne disparaît pas comme ça du jour au lendemain de la vie de ses enfants, sans que des paroles soient prononcées, des explications données. Mais rien, je ne me souviens de rien. Une chose est certaine : mes velléités de rébellion ont été coupées net. J'ai dû confusément sentir que ce n'était pas le moment. J'ai recommencé à avoir de bonnes notes en classe.

C'est bientôt l'été. D'habitude on passe le mois de juillet avec maman à la mer, le mois d'août avec papa dans les Cévennes. Rituel immuable, mis en place depuis leur séparation, je devais avoir six ans. L'été 81 ne se passera pas comme ça. Tandis que ses amis vivent, j'imagine, un été assez joyeux – c'est quand même la première fois depuis 1936 que la gauche accède au pouvoir, tous les espoirs sont permis –, Robert, mon père, se réveille difficilement d'un coma de plusieurs semaines. On appelle cela un coma de troisième degré. Au mois d'avril – ou était-ce au début mai ? Je me rends compte que j'ignore la date exacte –, il a essayé de mettre fin à ses jours en avalant tout ce qu'il avait sous la main. En principe, m'expliqueront les médecins par la suite, il aurait dû y parvenir. Il n'avait à peu près aucune chance de survivre à l'absorption d'une dose aussi massive de médicaments. Ana Maria, la femme qui partageait alors sa vie, l'a découvert inanimé sur le carrelage de la cuisine. De longs mois, peut-être même plus d'une année, ont passé avant qu'elle ne me raconte la scène. Nous sommes en Suisse, l'hiver, en vacances au ski. On dîne au restaurant. Je ne sais pas comment c'est venu ; probablement, j'ose enfin demander pourquoi mon père est dans le piteux état qui a été le sien si longtemps après la sortie du coma. Ana Maria m'explique qu'à la question des pompiers sur ce que mon père

avait avalé, elle n'a mentionné que les corn-flakes qu'il prenait habituellement au petit déjeuner. Je me lève brusquement, je cours aux toilettes, je vomis intégralement la fondue au fromage des alpages. Je viens de comprendre que mon père a essayé de se suicider. Qu'il a voulu nous laisser tomber, c'est du moins la première chose à laquelle je pense à ce moment-là. Personne ne me l'avait encore dit, cela faisait des mois qu'il ne prononçait quasiment plus un mot.

Ensuite, il a fallu vivre avec ça. Vingt-quatre années de mutisme paternel ont suivi.

Un soir, il y a déjà trois ans, mon père est arrivé à la maison pour la soirée. Il vient souvent le mercredi, on dîne ensemble. Il apporte des fleurs pour moi, des cadeaux pour ses petits-enfants. Sa gentillesse, sa douceur et sa générosité sont sa force. Il ne dit presque rien mais c'est un très bon lecteur de contes, mes filles apprécient qu'il leur lise des histoires. Ce soir-là, après avoir couché les enfants, j'ai empoigné la bouteille de vodka, nous ai servi un verre chacun, et je me suis lancée.

– Papa, je voudrais faire une enquête sur les maos, qui faudrait-il interviewer à ton avis ?

Il a grimacé...

– Pourquoi tu grimaces ?

– Parce que c'est vieux...

– Comment ça, c'est vieux ? Quand tu vois mon film sur *L'Observateur* c'est encore plus vieux, et tu dis que tu as aimé, tu ne me dis jamais que c'est vieux.

Silence.

– En fait je voudrais que cette enquête sur les maos soit aussi une enquête sur ton silence. On ne parle plus jamais du maoïsme en France, et toi qui en étais une des têtes pensantes, tu es devenu silencieux. J'aimerais demander à

ceux qui étaient alors avec toi ce qu'ils pensent de ton silence... Ce qu'ils ont à en dire : pourquoi ne dis-tu plus rien alors qu'ils continuent de parler ?

Haussement d'épaules.

– Pourquoi tu hausses les épaules ?

– Parce qu'il fallait bien que ça m'arrive un jour...

– Quoi ?

– Ce projet...

– Papa, c'est mon métier de faire des enquêtes, et puis tu sais, cette histoire, ce n'est pas que ton histoire, c'est la mienne aussi.

– Oui je sais... Il y a une fille là qui a écrit un livre sur le silence de son père, c'est déjà fait, c'est pas la peine...

– Je viens de lire ce livre : ce n'est pas un livre sur le silence de son père. C'est un livre sur son père, qui est mort quand elle était petite, et qu'elle titre *La Reine du silence*, surnom qu'il lui donnait enfant.

– Ah oui... tandis que là, c'est moi... le roi du silence...

– Oui, c'est toi le roi du silence, le prince des ténèbres, mais tu n'es pas mort, et moi je vis depuis plus de vingt ans maintenant face à ton silence. Alors j'ai envie de comprendre. Parce qu'il fait partie de ma vie. Et que ce n'est pas tous les jours évident.

– Je sais, France s'en plaint continuellement...

– Certes, mais France oublie une chose, papa. Qu'est-ce qu'elle oublie ? Qu'est-ce qu'elle oublie qui est si important, et qu'elle ne devrait pas oublier ?

Tortillement, haussements de sourcils, tics de la bouche, froncement du nez.

– Je sais pas, je vois pas...

– Elle oublie qu'elle t'a connu comme ça, elle t'a aimé comme ça, elle s'est mariée avec toi en connaissance de cause. Lorsque vous vous êtes rencontrés, tu ne parlais déjà plus depuis bien longtemps. Pour Pierre, pour Clara,

pour moi, c'est très différent : nous sommes tes enfants, nous n'avons rien choisi, ça nous est arrivé.

– Ahhh... C'est vrai...

– Tu sais papa, moi, quand tu t'es arrêté de parler, j'avais quinze ans. À quinze ans, on a beaucoup de souvenirs. Arrête de penser que parce que tu parais vivre sans mémoire, c'est pareil pour tout le monde ! Je me souviens de tout, papa. Je me souviens quand tu imitais Léon Zitrone en voiture en commentant le paysage avec l'accent russe, nous en pleurions de rire avec Pierre, je me souviens comme c'était heureux la vie avec toi, au Méjanet, en haut de la montagne des Cévennes : on partait à la rivière à pied, Pierre et moi, et toi tu restais écrire en haut à la maison...

– J'écrivais *L'Établi*...

– Oui, et à la fin de la journée tu venais nous chercher pour aller faire des courses au village, à Sumène, et boire un verre. Je me souviens aussi qu'une fois dans le mois tu nous emmenais nous baigner à La Grande-Motte et qu'on trouvait ça extraordinaire tout ce monde partout alors que ce devait être un cauchemar pour toi...

– Non, ce n'était pas un cauchemar...

– Bon alors : qui il faudrait interviewer sur les maos ?

Silence. Grattement de tête.

– ... Olivier Rolin... Serge July... Plus dur : Jean-Paul Cruze...

– C'est tout ?

– Peut-être... Jean-Pierre Olivier de Sardan ? Mais tu ne le connais pas...

– Mais si je le connais ! Je te dis que je me souviens de tout, je me souviens qu'il s'appelait Sardan comme le village à la lisière des Cévennes où il vivait. Cela te faisait rire que le fils d'un « riche propriétaire terrien », comme on disait, soit un activiste maoïste. Je me souviens de la route qui menait à sa maison, je me souviens du grand portail et

des immenses tilleuls, je me souviens qu'ils étaient, avec sa femme antillaise, Marie-Aymé, les témoins de ton mariage avec Ana Maria à la mairie de Sumène... Ce n'est pas parce que tu fais comme si tout ça n'avait jamais existé que je ne me le rappelle pas ! Je me souviens de tout, si tu savais, même de la robe que je portais le jour de ton mariage, et j'avais onze ans pourtant. Longtemps tu as gardé une photo de toi et moi prise cette journée, assis ensemble dans un hamac. Tu essayais de me consoler parce que j'étais triste que tu te remaries. Tu avais encadré cette photo, elle était dans ta bibliothèque. C'est sans doute pour ça que je me souviens de la robe.

Il me regarde, il a les larmes aux yeux.

– C'est notre secret, ma petite fille...

– C'est quoi, notre secret ?

– Que tu saches tout ça, et que moi je ne parle plus.

– D'accord, mais moi maintenant je voudrais travailler là-dessus... Si j'y arrive... Ce n'est pas sûr, mais c'est le bon moment pour moi.

– Ça va pas être facile...

– Non, ça va pas être facile.

Après cette soirée, je me lance dans la rédaction du projet : mon père, sa trajectoire, le maoïsme, ceux qui s'en sortent, celui qui y est resté. Je suis la fille de Robert Linhart, fondateur du mouvement prochinais en France, initiateur du mouvement d'établissement dans les usines¹. Si je me fie à tout ce que j'ai lu sur cette période – à ce que j'en

1. Ce mouvement envoya les intellectuels maoïstes travailler comme ouvriers pour propager l'idéal révolutionnaire dans les usines. Mon premier livre, *Volontaires pour l'usine. Vies d'établis (1967-1977)*, Seuil, 1994, raconte cet épisode de l'histoire de 1968 que l'on connaît mal.

ai entendu aussi –, mon père est resté l'une des figures les plus marquantes de ces années. Malheureusement, il en est aussi l'une des figures les plus marquées. Mon père ne s'est jamais remis de ce temps où il crut possible d'infléchir le cours de l'Histoire. En réfléchissant à ce projet, je suis prise d'un enthousiasme qui ne m'est pas coutumier, c'est presque de l'euphorie : enfin, j'allais y arriver ! On allait voir ce qu'on allait voir. J'allais nous sortir du silence, et de la honte aussi. Parce qu'il y a de la honte, bien sûr. Parce que si, à nous les enfants, on a mis tellement de temps à dire ce qui s'était passé, c'est parce que ma famille dans son ensemble était accablée de honte. Le grand intellectuel, l'orateur le plus fascinant de sa génération, le stratège politique, le génial écrivain avait jeté l'éponge. Et pas n'importe comment. En grillant son capital le plus précieux, son seul capital : en se cramant le cerveau avec tout un tas de médicaments dont on ne saura jamais précisément quels dégâts neurologiques ils ont occasionnés. Je crois que pour les parents de mon père, pour sa sœur Danièle, ses femmes ex (Nicole ma mère) ou d'alors (Ana Maria ma belle-mère), le choc a été si violent que personne n'a rien trouvé de mieux que de le dissimuler. Surtout ne rien dire, ne rien laisser paraître, faire comme si de rien n'était : c'est ce qui nous a été imposé à nous les enfants. Des années durant, mon grand-père, en *pater familias* remis de l'infarctus consécutif à la tentative de suicide de son fils, orchestre dans le plus parfait non-dit des déjeuners dominicaux pantomimes d'une sérénité de façade. Jacob, mon grand-père, devenu Jacques pendant les années 40, était un homme d'une grande élégance, au français parfait, juste une pointe d'accent yiddish affleurant, comme lorsqu'il parlait les quatre autres langues grâce auxquelles il avait survécu en d'autres temps. Jacob, ou Jacques donc, tirait littéralement tout le reste de la famille dans son sillage. Avec lui, tout

allait bien. D'ailleurs, on déjeunait dans de grands restaurants, il payait toujours en liquide et laissait de larges pourboires. Nous devions faire très bonne impression. C'était ce qu'il voulait, à tout prix, et il y a mis le prix. À la fin de sa vie, il aura dilapidé toutes ses économies, ou presque, dans ces repas familiaux pour la galerie.

Je comprends aujourd'hui que mon grand-père faisait ainsi ce qu'il ne savait pas faire autrement. Jacob avait fui l'antisémitisme de Pologne, avait survécu un temps en Italie jusqu'à cette fameuse poignée de main entre Hitler et Mussolini, avait alors rejoint la France où il avait rencontré, dans un petit hôtel d'émigrés de la rue des Saints-Pères, ma grand-mère, Macha, elle-même juive polonaise. La guerre survenue, c'est ensemble qu'ils s'étaient cachés, d'abord à Paris, puis en zone Sud, puis dans les montagnes au-dessus de Nice. Ma grand-mère enceinte, ils s'étaient terrés dans la forêt, devant leur salut à des Justes qui déployaient une nappe sur une table en plein air lorsque la voie était libre ; mes grands-parents descendaient alors de leur abri pour se laver et se ravitailler. C'est à Nice que mon père est né, en avril 1944. Par miracle, Jacob était parvenu à sauver cette femme qu'il aimait, cet enfant qui venait de naître. Après la guerre, il avait fait commerce de « tout ce qu'on peut voir, tout ce qu'on peut toucher » – c'était lui qui le disait – pour faire vivre sa famille. Plus tard, il était devenu expert-comptable pour des tailleurs du Sentier. Il n'avait pas fait fortune, non, mais il avait incontestablement réussi. L'appartement de mes grands-parents était situé porte d'Auteuil dans le XVI^e arrondissement et ils possédaient une résidence secondaire où se déroulaient les vacances ; leurs enfants, Robert et Danièle, n'avaient jamais manqué de rien et avaient fait de brillantes études supérieures. Jacques était un homme beau, cultivé, bon et

courageux, mais la tentative de suicide de son unique fils, et le désastre qui en résultait, ça, il ne pouvait pas l'appréhender. Peut-être un survivant est-il encore moins qu'un autre en mesure de supporter qu'un de ses enfants veuille se donner la mort ? En tout cas mon grand-père a fait comme si rien ne s'était passé. Tous les dimanches, nous déjeunions au restaurant, comme avant, comme lorsqu'on était une famille normale pour de vrai.

J'ai un souvenir atroce de ces déjeuners. J'avais le sentiment de ne faire qu'attendre. J'attendais qu'enfin on crie, on pleure, on se désespère, on engueule mon père. J'attendais qu'on lui dise qu'il n'avait pas le droit d'être là comme sans vie alors qu'il était vivant, un fantôme, vraiment, sans expression, sans regard, sans parole. Et, par-dessous tout, j'attendais qu'on nous plaigne. Oui, j'aurais voulu que quelqu'un nous dise combien il était triste pour nous les enfants d'avoir un père dans cet état. Mais personne n'y a pensé. Simplement parce qu'ils étaient tous trop malheureux pour s'extraire de leur propre chagrin. Leur douleur était telle qu'elle ne laissait aucune place aux enfants. Ainsi, ma famille ne supportant pas l'effondrement de mon père s'est à son tour enfermée dans le silence et nous y a entraînés, nous les enfants. Désormais, on ne parlerait plus de rien. Plus personne ne s'est rien dit pendant des années et des années au cours de ces repas dominicaux. Sauf des blagues juives. Je suis incapable de raconter la moindre blague juive. Vingt ans et quelques de blagues juives en pure perte.

Mais maintenant, c'est terminé. Mon grand-père et ma grand-mère sont morts, les repas dominicaux n'ont plus lieu d'être, et je viens de trouver enfin comment raconter cette histoire. En parlant du silence de mon père, j'allais en

LE JOUR OÙ MON PÈRE S'EST TU

finir avec la honte qui m'avait aussi taradée toutes ces années – la honte est un héritage familial qui se transmet remarquablement bien. J'étais prête, j'étais fière, j'en jubilai presque. J'avais trouvé le titre: *Le Jour où mon père s'est tu.*

Rencontres

Ce matin, je passe un étrange examen médical. C'est ma banque qui l'exige dans le cadre d'un prêt bancaire immobilier : il faut vérifier que ma santé me permet d'honorer le crédit que je sollicite sur quinze ans. Le cabinet, agréé par la banque, se trouve dans un quartier chic de Paris. Dans la salle d'attente, je suis la seule femme parmi plusieurs hommes, tous habillés en cadres supérieurs, plongés dans la lecture du *Figaro*. Le médecin chargé de m'examiner ouvre la porte : costume-cravate, blouse blanche, sourire avenant et un badge au nom de Samuel Castro. Samuel est le fils de Roland Castro¹. Je n'avais jamais rencontré Samuel, en revanche je connais Roland depuis toujours. Longtemps cette énergie qui l'habite m'a littéralement fascinée, cette apparente joie de vivre, ce côté « j'ai gardé intacte ma bande de potes des belles années révolutionnaires »... Tellement loin de tout ce qu'était mon père, tellement dans la vie. Adolescente, quand j'accompagnais ma mère à ces fêtes d'anciens combattants où ils aimaient se retrouver, j'étais impressionnée par Roland, pas spéciale-

1. Pour connaître ou reconnaître les principaux acteurs dont il sera question, le lecteur trouvera en fin d'ouvrage leurs notices biographiques (p. 169).

ment beau, toujours accompagné de femmes extrêmement séduisantes : il parlait, il dansait, il buvait, il riait, il fumait, il embrassait. Un jour, dans une interview, j'avais lu que sa citation préférée du président Mao était : « Démerdez-vous ! » Je trouvais que Roland s'était vraiment bien démerdé. J'étais heureuse de faire la connaissance de son fils de façon inattendue, en dehors du cercle de nos parents. Je me disais que ça devait être bien d'être le fils de Roland Castro, que ça devait être gai... On voit toujours midi à sa porte. Après que j'eus répondu aux questions nécessaires au dossier d'emprunt, Samuel m'a examinée pour vérifier que l'organisme de prêt investissait sur une cliente en état de marche. Une fois cette affaire cruciale réglée, nous nous sommes mis à discuter. Non, la politique ne l'intéresse pas du tout, il y est même parfaitement étranger. Il s'est inquiété de voir son père repartir à l'assaut, avec le projet de se présenter à l'élection présidentielle de 2007 : « Mon premier réflexe a été d'avoir peur pour lui. Il a une image de costaud, on le perçoit comme une grande gueule, mais je ne crois pas qu'il y ait de monde plus dur que celui de la politique. Je connais ses fragilités, j'ai craint qu'il ne se fasse casser. Mais de toute façon, tout ce que j'aurais pu dire n'aurait rien changé : il a décidé d'y aller, il y va ! C'est son moteur. Je le préfère secoué là-dedans que tranquille chez lui déprimé. » 1968 n'évoque quasiment rien pour Samuel, si ce n'est son père et sa bande de copains. « Je vais dire quelque chose d'un peu cruel, mais que mon père sait parfaitement : il est très obsédé par lui-même, très égocentré, et j'ai beaucoup manqué de lui à cause de toute cette histoire-là. Si bien qu'il était hors de question de m'en rajouter encore une petite couche en me coltinant le soir dans mon lit l'histoire de 68 dont j'ai un peu rien à foutre ! » À l'inverse, Samuel est stupéfait d'apprendre que mon métier est de réaliser des

documentaires qui sont pour la plupart politiques et historiques. J'ai même un temps imaginé faire un sujet autour de Roland, soixante-huitard devenu électron libre de l'actuelle course à l'Élysée. Mais tu n'en as pas marre de ces histoires ? Si Samuel, j'en ai marre, mais j'ai du mal à en sortir, ou plutôt j'y reviens toujours. Samuel est neurologue, il travaille le matin dans ce cabinet le temps de rédiger sa thèse. Je lui raconte en quelques mots l'histoire de mon père qu'il ne connaît pas. La tentative de suicide, le coma, le silence depuis. Est-ce que ça a une explication scientifique, un pareil silence pendant tant d'années ? Samuel est perplexe, on a peu de temps pour parler, d'autres candidats au prêt bancaire attendent son blanc-seing médical. Revoyons-nous pour en discuter si tu veux... Quelques semaines plus tard, je vais passer un moment chez Samuel avec les Castro, père et fils, réunis pour la diffusion d'un documentaire sur *Les Maos* dans lequel Roland intervient. Nous sommes dans la cuisine, Samuel prépare à manger. On met la table, les patates sautées grésillent dans la poêle, les verres de vin se remplissent, la compagne de Roland, à qui j'essaie d'expliquer ce que je fais là, me demande si mon père est mort.

Roland : Il n'est pas mort mais...

Samuel : Il a beaucoup changé, c'est ça ?

Moi : Comment décrirais-tu mon père ?

Roland : Ton père ? Ton père, il était brillantissime, mais ça l'a rendu un peu fou tout ça, les années 68... Il y avait deux personnages à cette époque qui me fascinaient. Vivacité, intelligence extrême, génie : il y avait Christian de Portzamparc et lui. C'étaient tous les deux des personnages aristocratiques, qui avaient une pensée extrêmement fine et pointue. Il était rimbaldien, ton père, presque. Il avait une solitude très compliquée à aimer. Il fascinait. Je n'étais pas tellement dans son monde puisque je n'étais pas à Ulm

mais aux Beaux-Arts. Les gens d'Ulm avaient des rapports complètement fous avec lui. Les ulmards, à l'époque, c'étaient eux qui dirigeaient tout ça, c'était l'équivalent des énarques d'aujourd'hui, ils avaient d'ailleurs l'arrogance des énarques... Ton père a inventé une construction politique en 68 un peu timbrée, à laquelle il a cru. Et après, il y a des choses qui m'échappent complètement qui sont de l'ordre de sa propre destinée... Du coup, son rival en intelligence qui était un esprit extrêmement malin, au sens diabolique, Benny Lévy, en a profité pour le coiffer au poteau de la chefferie, le marginaliser, l'enfermer dans sa maladie. L'un était Mazarin, l'autre était Louis XIV : je préfère Louis XIV ! La suite... Eh bien ça renvoie à son histoire intime...

Moi : La suite c'est un épisode maniaque en 68, suivi d'une assez longue dépression, sans d'ailleurs qu'on sache vraiment ce qui relève des circonstances historiques, ce qu'il faut imputer à la problématique personnelle ; en tout cas moi je l'ignore. Après ce sont les années 70, je crois globalement assez heureuses pour mon père si je m'en réfère à mes propres souvenirs, et puis cette tentative de suicide en 1981, et depuis le silence. Mon père a arrêté de parler. Il est devenu quasiment mutique...

Roland : Et gentil, surtout ! Alors qu'il était méchant...

Moi : Méchant ???

Roland : Oui, méchant, comme tous les gens qui ont une intelligence extrême. J'aimais bien Robert, mais j'étais assez moqueur parce qu'il avait un sérieux un peu ridicule. Ceux qui ont choisi Lacan s'en sont sortis, ceux qui ont choisi Althusser ne s'en sont pas vraiment sortis¹ ! Ton père était un glorieux qui se mettait en danger. Un grand

1. Comme par hasard, au détour d'une conversation avec Samuel, j'apprendrai que Roland a été analysé par Lacan...

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : DIDOT CAM AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2008. N° 91367 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

